
Un continent-Québec et une poussière d'îles

*Asymétrie et éclatement au sein
de la francophonie nord-américaine*

Eric Waddell
*Département de géographie
Université Laval*

Le rêve d'une Amérique française homogène et solidaire, rayonnant à travers le continent à partir de la vallée du Saint-Laurent, est ô combien tenace ! Qu'elle soit perçue en tant que force civilisatrice, projet d'empire ou tout simplement face cachée de ce continent – une sorte de « doigt dans l'œil » à l'Amérique anglicisante –, nous avons tous, prêtre, politicien, intellectuel ou simple voyageur, été séduits par cette idée à un moment ou à un autre.

Je ne fais nullement exception à la règle. D'ailleurs, c'est en cherchant à délimiter cette Amérique obscure mais omniprésente que j'ai pu, à ma façon, comprendre le Québec et apprendre à aimer l'Amérique. Cet itinéraire a commencé pour moi au début de 1969 quand, témoin des grands bouleversements nationalistes de l'époque, j'ai appris que la Ligue d'intégration scolaire était menée par un Américain d'origine québécoise, Raymond Lemieux, qui avait décidé de quitter son Détroit natal et de rentrer au bercaïl pour défendre la seule patrie qui lui restait. Cette démarche l'avait amené à épouser une Québécoise et à s'inscrire à l'Université de Montréal afin de se réappropriier la langue de ses ancêtres et de plonger dans le Québec moderne. Par la suite, j'ai écouté

Charlebois chanter l'Amérique et nous entretenir de ce petit pays « un pouce et demi en haut des États-Unis », je me suis nourri intellectuellement de la revue *Presqu'Amérique* et j'ai ainsi découvert l'américanité québécoise. Cette Amérique-là m'a amené hors frontières, par l'entremise de la littérature d'abord, accompagnant Victor-Lévy Beaulieu à la poursuite de Jack Kerouac. Et à travers lui j'ai découvert le Québec hors Québec, sa propre quête américaine... et aussi l'impossible retour. J'ai compris que, tout en étant profondément québécois, Kerouac n'était plus du Québec, qu'il habitait un autre espace-temps : un espace sans bornes, sans limites, et un temps qui s'éloignait et se rapetissait inexorablement. Ainsi j'ai décidé de traverser les frontières moi-même.

LA DÉCOUVERTE D'AUTRES RÉALITÉS GÉOGRAPHIQUES

Tout départ en vacances servait de prétexte à visiter des communautés francophones hors Québec : Petits Canadas de la Nouvelle-Angleterre, baie Sainte-Marie, Chéticamp, péninsule acadienne et tant d'autres témoins d'une Amérique voilée. Des conférences universitaires m'ont permis de visiter le pays des Illinois, le Sud-Ouest ontarien, Maillardville et Moncton. Le premier véritable départ à des fins de recherche fut en 1972, en direction de la péninsule de Port-au-Port (Terre-Neuve)... où les gens parlaient bien français mais ignoraient presque tout du Québec et étaient massivement d'origine acadienne... et française. À partir de 1976, j'ai commencé à faire équipe avec Dean Louder, d'abord pour descendre en Louisiane afin de suivre le renouveau ethnique qui semblait animer le milieu francophone dans cet État lointain. À la suite de cette expérience, nos voyages en Franco-Amérique se sont intensifiés, cette fois-ci dans le cadre du cours « Le Québec et l'Amérique française » : plus d'une décennie de « stages sur le terrain » qui commençaient et se terminaient en Acadie néo-brunswickoise, mais qui comprenaient une grande boucle passant par l'Ontario français, la Nouvelle-Angleterre, le Manitoba et le Minnesota, et un séjour parmi les Métis du nord de la Saskatchewan – une façon prégnante de commémorer le centenaire de la pendaison de Louis Riel.

Cet itinéraire fut animé par une préoccupation strictement scientifique : cerner la nature et la dynamique des rapports majoritaire-minoritaire et déterminer en quel sens le statut de minoritaire franco-

phone était foncièrement différent de celui de minoritaire anglophone (au Québec). Mais au-delà de cet objectif scientifique, je ressentais le désir, comme tant d'autres de ma génération, de faire sauter les murs de la « prison-Québec », de retrouver la famille et ainsi de renforcer l'enracinement sur le grand continent de l'État-nation naissant, et donc d'accroître la légitimité et l'autorité du Québec nouveau. Rédiger et faire connaître notre ouvrage collectif intitulé *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française* (Louder et Waddell, 1983) a représenté le premier fruit de cette démarche, tandis que l'organisation de la Rencontre internationale Jack Kerouac, à Québec en 1987, et la publication, en 1990, d'*Un homme grand: Jack Kerouac at the Crossroads of Many Cultures / Jack Kerouac à la confluence des cultures* (Anctil et al.) en a été le deuxième.

L'ÉVEIL CULTUREL

En ce qui concerne le milieu culturel de ma génération, cette Amérique fut surtout chantée, d'abord par des chansonniers et des groupes de musique traditionnelle d'ici: Georges Langford («Acadiana»), Renée Claude («Shippagan»), Gilles Vigneault («Anne, ma sœur Anne»), Pauline Julien («Mommy»), *Le Rêve du diable*, Garolou, Ruine Babines; ensuite par des individus et des groupes venus d'ailleurs, tels Édith Butler, Zachary Richard et CANO. Laissez-moi commettre ce crime impardonnable de me citer à ce sujet:

C'est la musique, au milieu des années 70, qui est venue fracasser ce mur dont le Québec s'est entouré: Édith Butler, CANO, Zachary Richard... Dans l'esprit d'une certaine jeunesse à la recherche de ses propres racines, de son «authenticité», ces musiciens évoquaient la mémoire du peuple, entreposée depuis fort longtemps ailleurs et d'autant plus poignante parce que «revenue de loin» et colorée d'un exotisme certain. Il s'agissait de véritables découvertes pour nous, de «happenings collectifs» qui devaient servir à tisser des liens de solidarité avec des semblables ailleurs en Amérique. Le point de mire dans ce voyage de découverte d'une Amérique française quasiment céleste fut probablement *la Veillée des veillées* qui a duré le temps d'une nuit entière au Gesù à Montréal en 1975. Quand Sadie Courville et Dennis McGee, deux vieux violonneux de la Louisiane, ont commencé à jouer, ce fut l'extase dans la salle. Grâce à la puissance, à la joie mêlée inextricablement de tristesse de leurs instruments qui se sont transformés en de véritables êtres vivants,

ils ont réussi dans les profondeurs de la nuit montréalaise à créer une musique à couper le souffle – littéralement –, tellement elle était belle et inattendue (Waddell, 1987, p. 14).

À vrai dire, Courville et McGee étaient tout aussi touchés que nous par l'expérience puisqu'ils annoncèrent, incrédules, lors de cette soirée inoubliable, qu'il n'y avait « rien que la jeunesse dans la salle », chose inimaginable dans leur « chère Louisiane ».

L'Amérique fut également entonnée par tous ces poètes qui voulaient faire tomber les murs de leur isolement et qui affirmaient la démesure : Lucien Francœur, Denis Vanier et surtout Patrick Straram. La Nuit de la poésie au Gesù, en 1971, et la Veillée des veillées au même endroit, en 1975, furent animées par un seul et même désir : rompre le « cordon ombilical » du Québec français et s'inscrire dans la trame d'une Amérique moderne. Claude Péloquin avec son « Vous êtes pas tannés de mourir bande de caves, c'est assez ! » à Québec et Armand Vaillancourt avec son « Québec libre » à San Francisco tenaient un seul et même discours identitaire. Ils dressaient les limites d'un nouveau territoire géographique, ouvert et apprivoisable par tout francophone qui voulait bien y pénétrer, traversé par une multitude de parcours familiers, peuplé d'âmes et de collectivités sœurs et habité par des communautés de diverses souches. Je me rappelle encore un voyage avec des étudiants en Nouvelle-Écosse, il y a une dizaine d'années. L'un d'eux, esprit vif et nationaliste intransigeant, fut bouleversé par l'accueil que nous avons reçu chez les Acadiens, constatant jusqu'à quel point les Québécois possédaient amis et lieux familiers outre-frontières. (Sa carrière professionnelle fut, sans aucun doute, transformée par l'expérience puisqu'il devint expert de l'américanité québécoise !)

L'ŒUVRE CINÉMATOGRAPHIQUE D'ANDRÉ GLADU

Mais pour moi, géographe, c'est André Gladu qui interprétait le mieux cette réalité nouvelle dans sa dimension « franco », autant dans son œuvre cinématographique qu'à travers ses gestes d'animateur socio-culturel à l'Université du Québec à Montréal.

Son premier film, *Reel du pendu*, est sorti en 1972. Les trois « foyers » – Québec, Acadie, Louisiane – s'y trouvent, réunis autour

d'une seule légende, celle de ce reel qui est connu et joué partout en Amérique où il y a des francophones :

C'est l'histoire d'un gars qui devait être pendu, le shériff comme dernière faveur lui promet de lui rendre sa liberté s'il parvenait à jouer un reel sur un violon tout désaccordé et brisé. Notre bonhomme accepta, joua le reel du pendu et reprit sa liberté (Gladu, 1972, p. 41).

Bien sûr, pour Gladu, le « reel du pendu » n'est qu'une métaphore qui décrit trop bien le sort d'un peuple qui vit en liberté « conditionnelle », celui des « travailleurs » de ce continent qui ont survécu sur le plan identitaire en grande partie grâce à leur marginalisation géographique et économique. C'est dans le cadre de sa série cinématographique *Le son des Français d'Amérique* que Gladu a élaboré cette thèse, tout en établissant une carte géographique de l'archipel francophone d'une richesse remarquable.

C'était l'époque où les Québécois se dirigeaient volontiers vers « les sources de notre avenir », sources qui se trouvaient en partie ailleurs en Amérique, mais qui étaient dissimulées par plusieurs décennies « d'amnésie collective ». En un certain sens, nous faisons tous « le *trip* de l'Amérique », *trip* qui déboucha sur des retrouvailles fortes en émotions... et fort fragiles !

Gladu parlait de « nos frères » en Louisiane et en Acadie. Il annonçait la solidarité de tous les marginaux (y compris la Bretagne et l'Irlande) qui avaient tant souffert aux mains du capitalisme occidental et de la « Protestant Ethic ». Il cherchait à rassembler tous ces « autres » sur les rives du Saint-Laurent, chez les seuls qui pouvaient espérer un avenir meilleur et qui étaient effectivement en train d'affirmer leur identité et de se réapproprier leur territoire.

Georges Langford annonçait pendant cette même décennie :

C'est en arrière de Kentucky
 Dans les bebelles et les cochonneries
 Que j'ai trouvé de ma parenté
 Au beau milieu des États-Unis¹.

1. Extrait de sa chanson « Acadiana ».

Pendant que Langford trinquait, chantait et dansait comme tant d'autres, jusqu'à l'épuisement, dans les bars des villages cadjins du sud de la Louisiane, certains Acadiens, membres de l'éphémère Parti acadien, envisageaient d'annexer le nord-est du Nouveau-Brunswick à un Québec indépendant. Gérald Godin, poète devenu député à l'Assemblée nationale, évoquait très sérieusement la possibilité de voter une loi afin de faciliter le retour au bercail de tous les francophones de la grande diaspora continentale.

LA DÉCOUVERTE DE LA DIFFÉRENCE ET L'ÉVANOUISSEMENT D'UN TRÈS BEAU RÊVE

C'était un beau rêve... tant qu'il a duré.

Il dura à peine une décennie, puis s'évanouit au tournant des années 1980, en même temps que la grande célébration du retour à la nature. (D'ailleurs, *dropper* à la campagne et partir vers les tréfonds de l'Amérique étaient un peu la même chose. Quoi de plus normal qu'un groupe comme Garolou s'installe dans les Bois-Francs et chante « Aux Illinois » ou « Le départ pour les États »² !)

Ces lancées ludiques à travers le continent manifestaient dès le départ des dimensions qui allaient mener à leur propre échec. Les voyageurs québécois se sont vite rendus à l'évidence : les « Francos » de ce continent ne venaient pas d'une seule souche, ils ne parlaient pas une seule et même langue, ils ne tenaient pas le même discours, ils n'avaient pas non plus les mêmes aspirations.

Quelques refrains après avoir annoncé la découverte de sa « parenté », Georges Langford confesse, dans sa chanson « Acadiana » :

On s'est mis à parler français
C'était une langue que je ne connaissais pas
À mesure que je le comprenais
C'était lui qui ne me comprenait pas.

2. Garolou était un groupe québécois de musique traditionnelle dans les années 1970, dont les membres vivaient en « commune » dans les Bois-Francs. Le groupe exploitait un répertoire de chansons qui faisait souvent référence à la grande aventure continentale des gens ordinaires.

Or, les jeunes Québécois, « appelés » à enseigner en Louisiane, animés de leur fierté linguistique et culturelle, ouverts à toutes les expressions et à toutes les couleurs du fait français en Amérique et véhiculant des idées politiques neuves (lire « radicales »), ont été confrontés à une situation qu'ils n'avaient pas prévue. Ils se sont rapidement heurtés à une culture cajonne profondément conservatrice, éprise, du moins aux yeux de l'architecte du mouvement de renouveau culturel officiel CODOFIL³, Jimmy Domengeaux, d'un désir profond d'inventer le « Great White Hope » afin de contrer l'essor du Pouvoir noir dans la région. En conséquence, les autorités québécoises et louisianaises ont dû regrouper les jeunes enseignants dans la région de Lafayette... pour mieux les surveiller !

L'équipe de chercheurs du Projet Louisiane⁴ dont je faisais partie a vite compris que ses « informateurs » étaient sans exception des Américains d'abord et des Cajons ensuite, alors que l'inverse est évidemment le cas en ce qui concerne les rapports identitaires entre le Québec et l'État central canadien. Plus grave encore peut-être, nous nous sommes fait dire à maintes reprises par nos collaborateurs cajons qu'ils ne partageaient pas notre obsession pour la langue (française), qu'elle ne jouait nullement le rôle primordial qu'ils accordaient à la nourriture et à la famille dans la configuration de leur propre identité collective :

Louisiana Lady, Louisiana home,
 Been gone five years now,
 Five years too long.
 Louisiana Lady, Louisiana home,
 Comin' back to raise a family,
 In the place where I belong.
 [...]
 I miss my Daddy's fussin'
 The sweet smell of the land,
 The gumbo and the jambalaya
 Cooked by Mother's hands
 La Louisiane... (Ford, 1977, p. 156).

3. Council for the Development of French in Louisiana, organisme créé en 1968.

4. Il s'agit d'un projet majeur des années 1970, réunissant des anthropologues et des géographes des universités Laval, McGill et York, dont Dean Louder, Cécyle Trépanier et moi-même, qui a analysé la renaissance ethnique et linguistique en Louisiane.

Nos voyages avec des étudiants lavallois, notamment dans l'Ouest canadien, nous ont révélé qu'être francophone hors Québec voulait dire parler *deux* langues. Et, ici encore, j'ai le souvenir traumatisant de l'accueil à l'aéroport de Winnipeg par nos hôtes du Collège universitaire Saint-Boniface. Quand deux d'entre eux se sont mis à parler « l'autre » langue, un de nos jeunes Québécois a lancé tout naturellement : « Quoi, deux Franco-Manitobains qui parlent anglais entre eux ! » J'aurais voulu que le plancher s'ouvre sous mes pieds... Et pourtant, ce même étudiant est allé par la suite étudier et travailler en Saskatchewan, où il a œuvré au sein de la communauté fransaskoise, et il est, de son propre avis, devenu fransaskois.

Lors de ce même voyage, nous nous sommes fait sermonner royalement dans les pages du journal étudiant du même collège pour avoir prétendument voulu chercher « des Petits Québécois au Manitoba ». Et là, nous avons compris la pleine portée de l'affirmation suivante, à savoir que les Franco-Manitobains ont une autre identité régionale aussi bien qu'une autre identité linguistique : ce sont des « Westerners » de langue française...

Les chocs de la scission linguistique ont même été ressentis à l'intérieur des grandes salles de concert du Québec. À l'occasion d'un de ses concerts au théâtre Saint-Denis, vers la fin des années 1970, le groupe CANO, originaire du nord de l'Ontario, s'est mis à chanter en anglais. Ce faisant, ces francophones ontariens ont trahi le rêve d'un bon nombre de Québécois et brisé la solidarité tant recherchée. Et pourtant, ils l'ont fait sans arrière-pensée, pour se révéler tels qu'ils étaient. Ils se sont fait huer par l'assistance et, en conséquence, ils ont pris la route de Toronto... pour ne plus revenir chanter au Québec.

Chez les Métis, le choc fut plus grand encore. Quelle illusion de vouloir s'approprier, voire partager Louis Riel ! Il y avait déjà l'histoire de la Vierge noire dans la cathédrale de Saint-Boniface qui avait fait sauter en mille morceaux la prétendue solidarité entre Franco-Manitobains et Métis⁵. Mais à travers leurs luttes contre le gouvernement

5. En 1980, de vifs propos racistes circulèrent dans la communauté franco-manitobaine à la suite du dévoilement d'une statue de la Vierge aux traits métis dans la cathédrale de Saint-Boniface. Voir, par exemple, les lettres publiées dans le journal *La Liberté* du 26 janvier et du 21 février 1980.

fédéral, les Québécois pouvaient encore se permettre de rêver... jusqu'à ce qu'Antoine Lussier annonce dans le film d'André Gladu intitulé *Des gens libres* et portant sur les Métis manitobains : « Parfois les Québécois nous prennent pour des Canadiens français, mais quand un Métis perd sa langue, il ne perd pas son identité pour autant ! » La flèche allait droit au cœur. J'ai ressenti la portée réelle de cette phrase quand j'ai mis les pieds à l'Île-à-la-Crosse en compagnie de mes étudiants. Notre réaction viscérale et collective en débarquant dans cette réserve du nord de la Saskatchewan fut sans appel : « Qu'est-ce qu'on fout ici (dans le cadre d'un cours sur le Québec et l'Amérique française) ? »

L'EXIL ET L'AMOUR

Nombreux sont les francophones de la diaspora qui ont cheminé en sens contraire, à la recherche d'une patrie, animés par ce que Gabrielle Roy (1984, p. 141) a appelé « cette maladie de me sentir quelque part désirée, aimée, attendue, chez moi enfin » :

À quoi est-ce que je m'attendais ? Que d'un coup tout soit changé ? Que la langue que l'on m'avait dite la plus belle et la plus douce coule de source de toutes les bouches ? Que l'amitié brille dans tous les regards ? Que je serais instantanément reconnue, acceptée. « Ah ! dirait-on, c'est une des nôtres de retour ! » Et il y aurait joie à cause de l'enfant retrouvée ! (*Ibid.*, p. 140)

Le Québec était bien sûr la seule patrie possible en Amérique et beaucoup y ont séjourné plus ou moins longtemps. Gabrielle Roy a passé une quarantaine d'années sur les rives du Saint-Laurent et elle est décédée à Québec. Zachary Richard de Scott en Louisiane, Patrice Desbiens de Sudbury et Daniel Marchildon de Penetanguishene, en Ontario, Michel Marchildon de Zenon Park en Saskatchewan, Kent Beaulne de La Vieille Mine au Missouri, tous ont foulé la terre-Québec à des moments critiques de leur vie. L'expérience les a certes enrichis mais, au lieu de retrouver la patrie, ils ont connu (ou connaissent), pour la plupart, l'exil, un exil qui les a souvent rapprochés de leur milieu d'origine à tel point que, après un séjour de quelques mois ou de quelques années au Québec, ils ont pris le chemin du retour :

La Louisiane est si loin
 De ce pays
 Que mon cœur
 Est distant de l'amour (Zachary Richard)⁶.

Pour personne, je n'étais l'enfant retrouvée. Je restais tout de même quelque peu une étrangère. « Sympathique, parlant comme nous autres, mais pas tout à fait de la famille. » C'est alors que j'ai compris que nous, Canadiens français, n'avons peut-être pas le sentiment du sang. Celui de la nationalité, oui, mais pas du cœur, comme les Juifs, comme d'autres dispersés. Nos gens, dès qu'ils sont éloignés, ne sont plus tout à fait nos gens. J'ai beaucoup souffert de cette distance que les Québécois mettaient alors et mettent encore entre eux et leurs frères du Canada français (Roy, 1984, p. 140).

Ils se sont, pour la plupart, apaisés. Plutôt que de parler révolution, de chercher à modifier l'ordre des choses – les tragiques leçons de l'histoire et de la géographie –, ils ont voulu s'enraciner davantage dans leur véritable milieu d'appartenance :

La chose la plus révolutionnaire que j'ai faite, c'est de planter des chênes. Ils seront là dans cent ans. C'est mon engagement dans une continuité, à une terre meilleure (Richard, 1987, p. x).

LA QUÊTE DU DÉNOMINATEUR COMMUN

Des frères, des cousins, des exilés peut-être, le sentiment de partager quelque chose de très profond, d'appartenir à une seule et même famille. Mais comment décrire cette appartenance ? Quelle importance y accorder ? Et si les membres de la famille n'ont même pas un appellatif commun ?

Les *Québécois* sont ceux de la seule vallée du Saint-Laurent ; c'est un territoire précis, une réalité politique neuve. Parmi les résidents du Québec, un certain nombre de francophones restent fidèles à l'appellatif *Canadien français* pour exprimer leur attachement au système fédéral canadien actuel. Les *Franco-Américains* sont les habitants, de souches canadienne-française et acadienne, des seuls États de la Nouvelle-Angleterre. *Canadien* fait référence à la citoyenneté au sein

6. Tiré de sa chanson « C'est dur à croire », du disque *Bayou des mystères* BMI, 1976.

d'un pays majoritairement anglophone. *Français d'Amérique* est une aberration formulée par une certaine élite religieuse du XIX^e siècle et reprise mille fois depuis, faute de mieux. Depuis quelques années, on parle parfois de *Franco-Canadiens* pour décrire l'autre versant de la réalité francophone du Canada : les minoritaires qui sont condamnés à vivre hors Québec.

Convaincus d'une certaine unité et cherchant le mot pour le dire, le géographe et essayiste Jean Morisset et quelques autres intellectuels proposent le terme plutôt difficile de *Franco* pour décrire tant une expérience qu'une population qui ignore tout de cette étiquette.

Une expérience, mais quelle expérience ?

On a peut-être du sang d'errants dans les veines à force d'errer [...].

[...] un regret infini pour la patrie tant de fois cherchée, tant de fois perdue.

Ils me faisaient penser à des rescapés d'un long naufrage (Roy, 1984, p. 27, 50, 56).

C'est encore Gabrielle Roy (*Ibid.*, p. 63) qui raconte, dans son entêtement, la volonté du vent qui traverse le coin réservé aux Landry dans un cimetière du lointain Manitoba : « On l'eût dit occupé à retracer la pauvre histoire tout embrouillée de vies humaines égarées dans l'histoire et dans l'espace. »

Oui, il y a une filiation, une trame commune qui traverse la francophonie nord-américaine et qui agit dans les deux sens : vers le Québec et vers les profondeurs de ce continent. Mais comment la décrire ? De quoi est-elle faite ? Pour trouver la réponse, je reviens encore à ma propre expérience que je présenterai ici en trois volets : les confidences de collègues du Département de géographie de l'Université Laval, le choc des voyages et la rencontre avec les Métis.

Les confidences de mes collègues

Que pourrait-il y avoir de plus profondément québécois que mon Département lavallois ? Et pourtant, si je fais le tour des professeurs « pure laine », j'en trouve un dont le frère est religieux en Louisiane depuis une trentaine d'années, un autre qui est originaire du Manitoba,

un troisième dont la tante est installée depuis des années en Californie, où elle préside l'Association Québec-Californie, un quatrième dont la grand-mère est née à Boston, un cinquième dont le frère a « sacré son camp » depuis belle lurette pour aller vivre au New Hampshire, et ainsi de suite. Et cela n'est que la surface des choses.

Pourtant, cette mouvance continentale reste toujours voilée, relevant du domaine de l'inconscient ou, à la limite, de l'action jugée purement individuelle, mais presque jamais de l'analyse savante. C'est sans doute pour cette raison qu'un collègue et ami d'une autre université québécoise, qui fait figure d'exception par ses écrits et qui, pour cette raison, a été en quelque sorte le sujet d'un de mes textes, m'a écrit pour annoncer ceci :

T'ai-je déjà dit que mon arrière-grand-mère maternelle avait une sœur qui vivait en Californie, et qui visitait Québec de temps à autre au cours des années trente et quarante ; que les membres de ma famille se rendaient en voiture (du côté de ma mère toujours) à New York chaque année dès les années vingt et que nous avons grandi sur le chemin St-Louis dans une matrice géographique carrément continentale. Peut-être que ma quête vient de là, dans un désir profond de retrouver ces significations de ma petite enfance et qui m'ont toujours habité par la suite de façon onirique (Communication personnelle de Pierre Anctil, 1991).

Le choc des voyages

Les voyages en compagnie des étudiants lavallois ont, sans exception, eu l'effet de secouer la mémoire trop endormie, de nous éveiller, moi et mes compagnons de route, à quelque chose d'inattendu. Arriver à Penetanguishene, près de la baie Georgienne, et voir se dresser de chaque côté de la route, à l'entrée de la petite ville, des colonnes marquées « Québec » et « Ontario ». Longer la rivière Rouge pour traverser la frontière à Pembina et être reçus par une petite dame canado-américaine qui avait vécu des années dans une communauté religieuse de la rive sud de Montréal. Poursuivre notre route jusqu'à Red Lake Falls pour être accueillis dans de petites communautés canadiennes-françaises perdues dans le Midwest américain, mais où l'accueil et l'ambiance ressemblaient étrangement aux villages québécois des années 1950, à la maison des grands-parents – intimité, accent,

mœurs. Combien d'étudiants m'ont avoué qu'ils se trouvaient, contre toute attente, en famille ?

La rencontre avec les Métis

Mon expérience avec les Métis a commencé au début des années 1980, d'abord avec Antoine Lussier à Chicago, ensuite avec Dennis de Montigny à Michillimakinac, l'un qui parlait tout naturellement français, l'autre qui voulait bien le réapprendre. Le premier, véritable « bois brûlé » en apparence, qui racontait des blagues et chantait des chansons québécoises (?) tard dans la soirée, et le deuxième, tout indien vêtu et coiffé, mais portant à la taille... une ceinture fléchée. Par la suite, nous avons reçu des Métis au Québec, dans le cadre de nos échanges entre étudiants. Parmi eux, il y en avait un grand, sorti droit d'un village loin au nord de l'Île-à-la-Crosse et chaussé d'une magnifique paire de mukluks artisanaux. À son premier voyage au Québec, et à vrai dire en dehors de sa province natale, il se rappelait ce mot de sa grand-mère : « Une partie de notre histoire s'est déroulée là-bas ! » J'ai accompagné ce même groupe de Métis à Kahnawake, pour qu'il puisse rencontrer des frères autochtones. Nous avons écouté des discours en mohawk et dansé toute la soirée dans la maison longue. Des danses mohawks, bien sûr. Et les Mohawks ont insisté à plusieurs reprises pour connaître la musique traditionnelle de leurs visiteurs ; des Mohawks presque « blancs » et des visiteurs presque « indiens ». À la sortie de la salle, un Métis a lancé tout simplement : « Vous savez, notre musique à nous, c'est des reels et des giges », laissant ainsi ses interlocuteurs indiens stupéfaits.

C'est la mémoire enfouie qui surgit de ces expériences multiples. Des lieux et des gens totalement inconnus mais tellement familiers, suspendus dans l'infini américain. Des gens et des lieux qui dérangent profondément par leur simple présence, parce qu'ils viennent fracasser les murs de l'histoire et de la politique officielles.

COMMENT CONCEPTUALISER L'EXPÉRIENCE ?

S'il y a trame commune, il y a forcément ce phénomène indiscutable de « mouvance » : « *la terre* en Saskatchewan » du père de

Gabrielle Roy (1984, p. 65); sa sœur Adèle, qui s'enfonçait «de plus en plus profondément dans le nord de l'Alberta» (*Ibid.*, p. 127). Ce désir d'aller toujours plus loin... mais aussi le besoin pressant de revenir sur ses pas: «Là où nous avons été heureux, nous ferions tout pour y retourner, serait-ce au prix des derniers battements de notre cœur» (*Ibid.*, p. 121). C'est donc l'Amérique familière et attirante de Jack Kerouac où «les clôtures n'ont pas d'espoir». Mais c'est une Amérique qui impose un enracinement précaire et, pour nombre de ces francophones, mortel:

Tant de fois on les avait fait venir au bout du monde, pour y disparaître sans bruit et presque sans laisser de trace (*Ibid.*, p. 56).

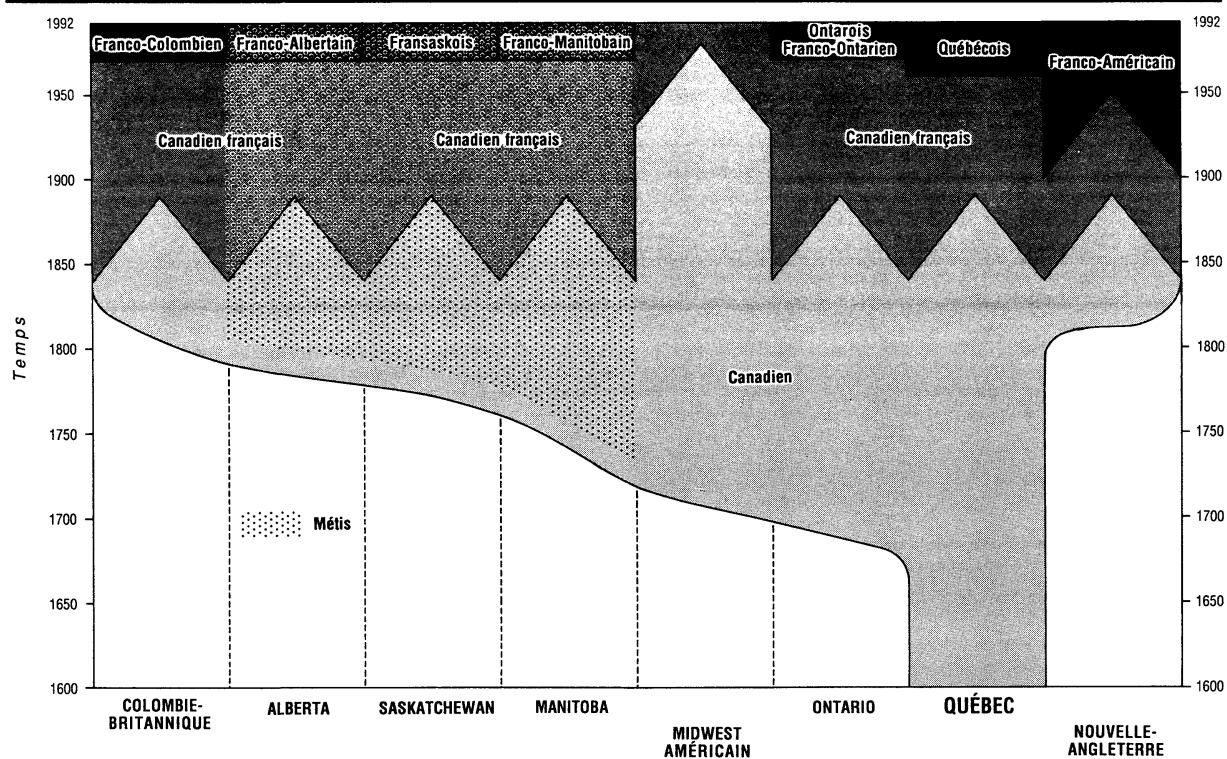
Cette mouvance, qui remonte aux origines mêmes de la présence francophone en Amérique, donne lieu à une certaine structure qui permet d'expliquer la complexité du portrait géographique actuel.

La diversité des appellatifs

La diversité des noms que les francophones de ce continent se donnent est étourdissante. Et pourtant, ces noms relatent, de façon souvent très explicite, l'époque des départs du foyer initial et l'ampleur de l'enracinement ailleurs. Ce sont des témoins linguistiques du fait que chaque collectivité de la diaspora est suspendue dans une sorte d'espace-temps qui lui est propre, creusant ainsi l'écart entre foyer de départ et région d'accueil. Une fois le passage accompli d'un territoire à l'autre, l'identité se transforme en fonction de forces et de circonstances propres à chaque partie du continent... et dont les changements d'appellatifs tiennent compte. La figure 1 illustre bien ce processus.

Au XVIII^e siècle, la vaste majorité des francophones d'Amérique se disaient soit *Canadiens* soit *Acadiens*, appellatifs largement reconnus par les autres résidents de ce continent. Cette reconnaissance s'expliquait en fonction du pouvoir, du nombre mais également de ce que je pourrais appeler l'«authenticité» – ils étaient perçus comme étant des peuples issus de la terre d'Amérique. Certains ont gardé ces noms jusqu'à aujourd'hui, notamment les Acadiens des Provinces maritimes et les Canadiens (ou «Canayens») du Minnesota, ces derniers étant originaires du Québec mais ayant passé par la Nouvelle-Angleterre au milieu du

FIGURE 1
DES NOMS QUI EN DISENT LONG :
ÉCLATEMENT DE L'IDENTITÉ DE LA FRANCOPHONIE D'ORIGINE QUÉBÉCOISE



XIX^e siècle avant de s'installer dans le Midwest américain quelques décennies plus tard. Se trouvant dans une situation d'isolement quasi total, étant peu nombreux et aussi « sans danger » pour le groupe majoritaire, ils ont conservé leur nom d'origine. En Nouvelle-Angleterre, la situation est un peu plus compliquée. Le peuple est resté canadien ou canadien-français, selon l'époque du départ vers « les États ». Toutefois, formant une population nombreuse et ayant une vie intellectuelle et des aspirations collectives distinctes puisqu'il était installé aux États-Unis, ce groupe a formulé dès le début du siècle, par la voix de son élite, un nouveau nom pour décrire sa configuration particulière : *Franco-Américain*.

Au Canada, ces mêmes Canadiens et Acadiens ont dû composer avec des groupes d'accueil plus ou moins hostiles à leur présence. Devenus non seulement démographiquement mais aussi, à partir de la Confédération, politiquement minoritaires, les francophones originaires de la vallée du Saint-Laurent se sont réfugiés derrière l'appellatif de *Canadiens français* pour souligner leur identité distincte. Par la suite, assujettis à des frontières politiques et à des pouvoirs régionaux naissants qui minaient davantage leurs assises identitaires – notamment scolaires et donc linguistiques –, ces mêmes gens ont assumé des identités provinciales : *Franco-Ontarien*, *Franco-Manitobain*, etc. Finalement, dans une tentative récente pour sortir de la condition de minoritaire et d'une illégitimité à peine voilée, l'élite franco-ontarienne, à l'instar de ses voisins devenus subitement des *Québécois*, a choisi un nouveau nom : *Ontarois*.

La structuration du territoire

Cette panoplie de noms est cause d'angoisse : celle de ne pas avoir de mot pour nommer l'ensemble de la population francophone d'Amérique. Mais elle est aussi le fruit d'une multitude d'expériences et de statuts auxquels il est possible d'accorder une expression géopolitique cohérente.

En tant que minoritaires, les francophones d'Amérique doivent toujours marchander avec un pouvoir qui leur échappe, pour se voir accorder des miettes, négocier des secteurs distincts et, si possible, se détacher du jeu imposé par les forces dominantes. La quête du pouvoir

la mieux réussie est au Québec, où elle est le fruit du nombre, bien sûr, mais également d'une certaine réalité géographique et historique. Ainsi, le fleuve Saint-Laurent a toujours servi d'axe majeur de pénétration du continent et sa vallée a accueilli les principales assises institutionnelles des « Francos », en commençant par le diocèse de Québec.

En me servant de la pensée géopolitique européenne du début du siècle – et notamment des idées de Halford Mackinder –, j'ai cherché, dans un texte intitulé « Cartographier l'Amérique française » (Waddell, 1986), à structurer cette réalité spatiale contemporaine⁷. Elle est faite d'une puissante *zone pivot*, le Québec, qui constitue le seul État massivement, et juridiquement, francophone de ce continent. Ce « foyer national » est entouré de larges *contreforts bilingues* comprenant l'Ontario et la Nouvelle-Angleterre, qui se fondent à l'est avec l'Acadie, « deuxième grand foyer francophone en Amérique ». Au-delà se trouve la *diaspora réelle*, faite d'une multitude de communautés de tailles différentes, souvent très éloignées les unes des autres, qui se transforme (au moins partiellement) aux limites sud et ouest en *franges métisses*.

Belle idée de géographe, diraient certains, mais qui a peu à voir avec la réalité. Et pourtant, le Québec ne démord pas de ses aspirations autonomistes, cherchant à la fois à se démarquer et à ne pas se démarquer de tout ce qui l'entoure. Mais c'est une histoire qui est connue de tous ! Plus intéressant encore est le comportement des trois composantes des contreforts bilingues.

L'Ontario a pris pied à Québec, il y a deux ou trois ans, en créant un bureau du gouvernement dans la rue d'Auteuil. En Ontario, ce même gouvernement a constitué des zones bilingues, par l'entremise de la *Loi sur les services en français*, et a permis la création de commissions scolaires homogènes. Par ailleurs, les Franco-Ontariens pensent sérieusement à la fondation d'une université française (et non pas bilingue). Enfin, dans les pages du journal *L'Express* de Toronto, on voit naître une certaine modernité francophone qui ne se distingue guère dans sa vocation de celle des journaux de Montréal. D'ailleurs, c'est le directeur général de ce journal qui affirmait, à Québec, que *L'Express* est à

7. Voir la figure 4 du texte de Dean Louder, Cécyle Trépanier et moi-même dans le présent ouvrage.

Toronto ce que la *Gazette* est à Montréal, soit un journal de lecture essentiel pour l'ensemble de la population et non pas un simple feuillet ethnique.

La Franco-Américanie représente la grande fissure dans ce mur : rien ne peut l'empêcher de mourir. Et pourtant, si je me fie au mémoire que ses représentants ont soumis à la Commission sur l'avenir politique et constitutionnel du Québec, cette Franco-Américanie semble nous comprendre, nous appuyer même, tout en précisant le rôle qu'un Québec devenu indépendant pourrait jouer auprès d'elle :

Pauline Marois (Commission Bélanger-Campeau) : Est-ce que la souveraineté du Québec vous apparaît comme un plus et n'est pas, à cet égard, menaçante pour votre avenir ?

Yvon Labbé (Action pour les Franco-Américains du Nord-Est) : Pour moi, ce n'est pas menaçant du tout, parce que à mon avis, plus la culture québécoise sera forte, plus ce sera possible pour nous de nous retremper, de nous ressourcer et aussi de connaître mieux notre histoire, aussi de pénétrer le système public américain qu'on commence juste à pénétrer... (*Francophonies*, 1991, p. 8).

Recommandation de l'Action pour les Franco-Américains du Nord-Est : Que le Québec puisse offrir la citoyenneté aux personnes d'origine québécoise vivant à l'extérieur du Québec qui en font la demande (*Ibid.*, p. 6).

L'Acadie néo-brunswickoise, plus encore que l'Ontario français, entre de plain-pied dans la modernité. Tout comme mes étudiants québécois, j'ai été bouleversé, lors d'une tournée à travers la province, par le dynamisme de la population, tant au plan des gestes qu'à celui de la parole. Pour citer Herménégilde Chiasson (1988, p. 11), dans une préface très remarquée au recueil de poèmes de Gérald Leblanc, *L'extrême frontière* : « Peut-être qu'en oubliant pour un instant notre rôle assumé de victimes nous pourrions vivre à la « mesure de notre imaginaire ». » Et effectivement, il n'est plus question dans cette province voisine de parler de « survivance », mais plutôt de croissance, de finances, de haute technologie, de relations internationales... et de culture. Une nouvelle élite culturelle a vu le jour qui revendique une « acadianité séculaire », qui refuse de mourir « dans notre accent en parlant p'tit nègre, emmurés vivants dans les Villages Acadiens de la planète [lire

« la péninsule acadienne » !] » (*Ibid.*, p. 8) et qui n'a surtout pas peur de vivre à Moncton :

Moncton. Un lieu exact, une erreur monumentale sur la carte de notre désir, le nom de notre bourreau comme un graffiti sur la planète. Moncton. Un espace difficile à aimer (un espace difficile pour aimer), une ville qui nous déforme et où nous circulons dans les ramages du ghetto. Et pourtant, c'est de cet espace que jaillit notre conscience, vécue dans les méandres de la diaspora et articulée dans un faisceau rutilant de colère et d'ironie (*Ibid.*, p. 7).

C'est une Acadie qui s'ouvre : vers la communauté internationale, en sollicitant peut-être le statut de « peuple sans État », mais aussi de plus en plus vers le Québec, en cherchant à s'éloigner des ornières de la francophonie (canadienne) hors Québec.

S'approprier le pouvoir économique et donc mettre en valeur l'espace collectif, obtenir sa juste part du pouvoir politique et public à l'intérieur des structures et des institutions existantes, développer des relations externes tout en évitant de « mettre tous ses œufs dans le même panier », affirmer son identité propre et la reformuler constamment à mesure que le monde change, donc être parmi les premiers à l'aube du XXI^e siècle : voilà le défi que l'Acadie néo-brunswickoise est en train de relever.

Au-delà de ce périmètre, c'est la survie pure et simple qui préoccupe la plupart des gens, transformée dans le cas des franges métisses en une incompréhension et une hostilité à peine voilées à l'égard du Québec, ainsi qu'elles sont exprimées dans les paroles des Ovide Mercredi, Phil Fontaine et Georges Erasmus de ce monde.

Les clivages identitaires

« Une histoire commune (ou plutôt partagée) mais des destins différents. » J'ai déjà écrit cette phrase quelque part. De ces expériences diverses et divergentes sont nées des identités distinctes ; encore une fois, il est possible d'établir une cartographie des identités de cet univers en faisant appel à un éventail de critères visiblement importants pour les groupes qui les épousent.

La « carte mentale » qu'on peut ainsi dessiner, réduite à sa plus simple expression et inspirée des considérations linguistiques et géopolitiques précédentes, met en relief trois confrontations géo-identitaires fondamentales : Canada–États-Unis, Québec–Canada et Acadie–Québec.

Au Canada, la langue française constitue un critère d'identité primordial. Jusqu'à nouvel ordre, il est impossible d'être francophone, de se dire Québécois, Canadien français, Fransaskois ou autre, sans maîtriser cette langue. Certes, le statut et l'importance accordés au français varient de collectivité en collectivité. Ainsi doit-on être de langue française au Québec, alors qu'ailleurs il est plutôt question d'être bilingue – souvent dans le sens de vouloir maintenir le français à côté de l'anglais, un français qui pour beaucoup est déjà devenu une langue seconde... et secondaire. Cette importance attribuée à la langue est étroitement liée à des questions de droits et reflète les aspirations politiques des communautés francophones.

Aux États-Unis, il n'est nullement question de défendre la langue... et il n'est guère question de formuler ni même de concevoir des revendications politiques. Puisqu'ils sont des Américains d'abord, les « Francos » font preuve d'une fidélité sans faille envers la langue anglaise. Dans ce contexte, être francophone veut dire admettre et assumer une origine ethnique précise, savoir qu'on « vient de quelque part », posséder une conscience sociale et historique propre. Tout cela se traduit par un certain intérêt pour l'histoire régionale, une fascination pour les généalogies et une pratique « folklorique » importante (habituellement sous la forme de fêtes populaires). Certes, en Louisiane, le passé n'est jamais loin, les habitudes alimentaires restent et les réseaux familiaux sont encore puissants. Mais même dans cette prétendue « Acadie-Sud », ces considérations, ces besoins ne servent pas à mettre en cause « l'ordre établi des choses ».

Au Canada, donc, il y a recherche du pouvoir chez les francophones. Mais ce pouvoir n'est pas le même partout. Dans le cas du Québec, il s'agit, bien sûr, de créer un territoire francophone au sens juridique, un territoire géré par un seul État, soit celui qui l'occupe. Ailleurs, il est plutôt question de savoir si « la francophonie canadienne peut se créer un espace que l'on pourrait dire francophone ». Or, cette interrogation est tirée du programme provisoire de l'assemblée générale

annuelle de la Fédération des francophones hors Québec qui a eu lieu en juin 1991, assemblée qui portait le titre combien révélateur de «Projet de société – Dessein 2000 : pour un espace francophone». Pour la Fédération, évidemment, cet espace ne peut être tissé qu'à partir d'alliances et de partenariats et il engage bien plus le milieu associatif que celui des gouvernements ou des grandes entreprises. C'est en somme un pouvoir communautaire qui est ici désiré, pour ne pas perdre les acquis et pour assurer le maintien du groupe.

L'Acadie, par contre, semble pleinement consciente de son identité propre, de sa capacité d'endiguer l'assimilation et de s'appropriier les leviers économiques de son territoire. Dans cette perspective, il y a une volonté de plus en plus claire de prendre ses distances par rapport aux Franco-Canadiens (encadrés par la FFHQ), de se rapprocher du Québec sur la base d'une collaboration horizontale et même de s'y intégrer jusqu'à un certain point, mais aussi de s'internationaliser en même temps, c'est-à-dire de voler de ses propres ailes et de parler de l'avenir bien plus que du passé.

LES RETROUVAILLES IMPOSSIBLES ET LES VOYAGES INACHEVÉS

Où cette réflexion à double volet nous mène-t-elle? D'abord à dire, pour citer une de mes étudiantes, qu'il y a «une parenté évidente entre les diverses collectivités francophones en Amérique, malgré les écarts qui existent quant au phénomène d'acculturation». Et je pourrais ajouter ceci : malgré l'origine et l'itinéraire en Amérique. C'est dans ce sens que la quête que j'ai racontée au début de cette réflexion n'est pas sans fondement.

Toutefois, cette «heureuse découverte» ne débouche que trop rarement sur des retrouvailles tant et si longtemps souhaitées. Les liens familiaux (et donc «familiers») sont entourés de nombreux pièges ; ils sont filtrés à travers une multitude de miroirs déformants. Dans ces circonstances, il importe de bien caractériser toutes ces tensions et discordances au sein de la famille étendue avant de rassembler ou même d'interpeller qui que ce soit. Dans ce sens, l'absence inattendue à ce colloque d'Antoine Lussier, d'Herménégilde Chiasson et de Barry Ancelet, qui tous les trois sont des «francophones hors Québec»

possédant des identités fortes, est lourde de significations. On pourrait convoquer à Québec la génération précédente sans crainte et presque sans préavis, mais non pas celle qui la suit... Notre « cousin » métis des lointaines prairies, nos « frères acadiens » du Nord et du Sud ont quitté le bercail depuis belle lurette et doivent dorénavant faire cavalier seul sur ce continent pour mieux affronter leur propre destin. Le chevet du père spirituel n'a pas d'attrait et son discours ne semble guère pertinent.

Au-delà de cet avertissement, une vérité incontestable se dégage : il y a, au sein de cette francophonie continentale, des groupes qui disparaissent, d'autres qui surnagent, d'autres encore qui prennent place dans la modernité... et un seul, le Québec, qui se détache du petit peloton de tête. Dans cette tourmente francophone, chacun imagine et construit sa réalité à la mesure de ses aspirations et de ses moyens et en fonction des réalités qui l'entourent, d'où les déformations, les tensions et les divergences que nous connaissons si bien.

Et pour terminer mon voyage, je vous livre un dernier sentiment, coloré sans doute par mon expérience océane. Loin d'être de simples fragments d'histoire, des isolats anachroniques et homogènes, les communautés francophones d'Amérique – y compris les confettis du Grand Continent – sont d'une diversité et d'une hétérogénéité surprenantes. Hétérogénéité des origines, mais aussi, et plus important encore, hétérogénéité des expériences et des itinéraires. Entrer dans le foyer des personnes âgées à Maillardville et entendre ses résidents échanger sur leur séjour au Mexique, au Grand Lac des Esclaves, en Acadie, au Québec et dans le Midwest américain, c'est apprendre à connaître ce continent. Lire dans un livre de Clark Blaise (1974, p. 89) :

My father told it to me one day over beers in a bar in Manchester [New Hampshire] as though he were giving me an inheritance. One of my uncles, the one who'd gone to California, had taken the easy northern route across Ontario and the prairies, then down the west coast lumber trails, without missing a single French *messe* along the way...

c'est apprendre à le parcourir.

Ces communautés francophones situées au-delà des frontières du Québec n'ont jamais été « des îles dans une mer lointaine » mais, à bien des égards, des carrefours et des points de convergence sur un continent que nous avons tous traversé dans tous les sens et à toutes les époques.

Bibliographie

- Ancil, Pierre, Louis Dupont, Rémi Ferland et Eric Waddell (dir.) (1990), *Un homme grand : Jack Kerouac at the Crossroads of Many Cultures / Jack Kerouac à la confluence des cultures*, Ottawa, Carleton University Press, xxxi + 236 p.
- Blaise, Clark (1974), *Tribal Justice*, Toronto, Doubleday, 268 p.
- Chiasson, Herménégilde (1988), « Pour saluer Gérard Leblanc », dans Gérard Leblanc, *L'extrême frontière. Poèmes, 1972-1988*, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 7-13.
- Ford, Michael (1977), « Louisiana... », dans *Revue de Louisiane*, 6, 2, p. 156.
- Francophonies* (1991), bulletin d'information et de liaison du Secrétariat permanent des peuples francophones, Québec, numéro spécial (mars), 12 p.
- Gladu, André (1972), « Le son des travailleurs, ou la musique traditionnelle des Français d'Amérique », dans *Culture vivante*, 25, p. 33-42.
- Louder, Dean, et Eric Waddell (dir.) (1983), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française*, Québec, PUL, xviii + 294 p.
- Richard, Zachary (1987), *Voyage de nuit. Cahier de poésie, 1975-79*, Lafayette, Éditions de la Nouvelle-Acadie, xi + 112 p.
- Roy, Gabrielle (1984), *La détresse et l'enchantement. Autobiographie*, Montréal, Boréal Express, 505 p.
- Waddell, Eric (1986), « Cartographier l'Amérique française », dans *Neuve-France*, 11, 3 (printemps), p. 12-13.
- Waddell, Eric (1987), « La grande famille canadienne-française : divorce et réconciliation », dans Jules Tessier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 9-18.